

vêtements et vous vous mettez en colère au sujet de quelq' autre monument de folie gouvernementale qui affectera vos intérêts commerciaux. Alors vous réclamerez de la coopération pour faire redresser vos griefs, et si vous avez ignoré les légitimes doléances des autres, la somme de sympathies que vous obtiendrez ne chiffrera pas beaucoup.

PETITS METIERS EN RUSSIE

(Suite)

On ne néglige point, bien entendu, le tabac, le fil, les aiguilles, tout ce qu'il faut enfin pour consoler un homme et l'empêcher de sortir tout nu. Le richard qui se voit à la tête d'une dizaine de sous peut faire cuire lui-même son dîner dans un "comptoir d'eau chaude." Pour cinq sous, on peut préparer la soupe et le bœuf ou un rôti en quantité largement suffisante pour un estomac; une portion de thé dont peuvent s'abreuver trois amateurs, revient à un demi-sou. Aussi ne manque-t-il pas de soupeurs, et les "comptoirs d'eau chaude," basses boutiques tenant à la fois de la buanderie et de la cuisine, ne désemploient point; les fournaux y occupent presque toute la place, et tout autour, c'est un va-et-vient de moujiks barbus et sales, bottés ou pieds nus, une houppelande en peau de mouton pendue à l'épaule, et par dessus tout, l'air placide de gens qui se sentent chez eux. Ils acquittent leur droit de fourneau: 1 copeck pour faire bouillir, 2 copeck pour faire rôtir leur pitance, et on les voit surveiller, tout en fumant des cigarettes en forme de cornet, le pot où mijote le sarrasin de leur déjeuner ou bien la mixture qu'ils iront vendre au dehors sous le nom d'encre noire.

J'ai entendu diviser en trois catégories les habitués de cet asile: artisans; voleurs et vagabonds; enfin, mendiants de toute espèce. C'est la première classe, celle des travailleurs, qui donne à l'établissement son caractère original: on y retrouve pour quelques métiers cet esprit d'association si cher au peuple russe, et l'on n'est pas peu étonné de voir la discipline qui règne dans certaines parties de cette cité de la misère.

L'un des métiers les plus curieux et l'un de ceux qu'on s'attendrait le moins à rencontrer là, c'est le métier de copiste. Ceux qui le pratiquent sont relativement peu nom-

breux, et leur mine défaite indique assez la nature pénible de cette occupation. Ils sont rangés par escouades de quinze ou vingt sous la direction d'un entrepreneur qui leur fournit le travail et les parque dans une chambre étroite. Ils sont là, silencieux, dans une atmosphère empestée, l'œil terne, l'air malade, affamé, usé surtout; le plus souvent pieds nus, car ils ont bu leurs dernières bottes, ils n'ont guère non plus de vêtements de dessus; si une chemise sale et en loques leur est restée sur le dos, c'est qu'elle n'a pas trouvé d'amateur. Assis sur des caisses vides, ils sont là penchés sur les planches qui doivent leur servir de lit et qui forment en attendant un pupitre improvisé; tout le jour ils écrivent, très appliqués, sérieux, avars de leur temps, roulant ça et là un petit cornet de papier qu'ils emplissent de tabac inférieur, de *makorda*, et arrosant cette cigarette de quelques gorgées de thé prises en toute hâte. Un bon copiste, s'il travaille de cinq heures du matin jusqu'à deux ou trois heures après minuit, sans trêve, peut arriver à copier un acte; il recevra pour sa peine un demi-rouble (1 fr. 50), sur lequel l'entrepreneur prélèvera 6 sous. Le travail le plus avantageux qu'ils puissent trouver est celui qui consiste à écrire sous la musique d'une partition les paroles du poème correspondant: cela rapporte environ 6 fr. par pièce.

Tous ces copistes sont des ivrognes endurcis, s'ils travaillent avec cet acharnement sauvage, c'est pour boire ensuite dans une nuit leurs gains des jours précédents. Ils se grisent tous ensemble, le travail achevé, et la paye reçue: toute la chambrée, y compris l'entrepreneur, s'attable devant des bouteilles de *vodka* (eau-de-vie de grains); un verre suit l'autre, et l'effet en est bientôt ressenti par ces hommes qui mangent à peine; ce sont d'abord des embrassades, des confidences à bouche empâtée, puis des rixes, et enfin, le bon sommeil par terre, sous les bancs. Le premier dégrisé, s'il n'est pas trop bête ou trop paresseux, s'improvise entrepreneur, se met en quête d'ouvrage, et le travail reprend dans l'irrespirable atmosphère du taudis. Pour les copistes, la saison morte est l'été: une partie d'entre eux vagabondent alors; mais il en reste toujours quelques-uns à l'asile, indifférents au soleil et au grand air.

A côté de ces copistes, le marchand d'encre fait son commerce. Il est seul, et loue une niche de 3 sous pour y dormir et y faire ses mélanges. Il fait

chauffer ses mixtures sur les fourneaux du "comptoir d'eau chaude." Lorsque l'encre est prête, il la verse dans de petites bouteilles qu'il cache et munit d'une étiquette, puis il va, de boutique en boutique et de place en place, offrir sa marchandise qui, n'étant guère plus mauvaise qu'une autre, s'écoule très vite. En un jour, un vendeur adroit peut se défaire d'une douzaine de litres d'encre; or, ces douze litres lui reviennent, tous frais payés, à 1 fr. 75 ou à 2 fr.; il gagne, sur l'ensemble, 6 fr. et plus. Je n'ai jamais essayé cette encre-là; trompé partout, chez les libraires et chez les papetiers, j'ai fini par acheter mon encre dans les pharmacies!

Outre les encriers, on rencontre dans le *Kitrovi rinok* cent petits industriels ingénieux qui fabriquent diverses substances, depuis le poivre moulu (on estime à 1 p.c. la proportion du vrai poivre dans la poudre vendue sous ce nom!) et la moutarde jusqu'au cirage. Mais une place considérable est occupée par les marchands d'habits. Le public ne les connaît guère que pour les avoir vus sur les marchés, des vêtements bien pliés sur le bras, tâchant d'entamer une affaire et recherchant surtout parmi la foule des moujiks roublards ceux dont quelques verres de vodka ont un peu assoupi la méfiance. Plus d'un les a vus même, ayant trouvé amateur pour leurs chaussures éculées, se déchausser et rentrer pieds nus. Teut en vendant leur marchandise, ils font aussi des achats, et ils rentrent, le soir, chargés de vêtements en guenilles et de chemises sales et déchirées. Ils passent une partie de la nuit à rapiécer tout cela; le linge, ils vont le laver aux bains, — les soldats russes, eux aussi, font eux-mêmes leur blanchissage aux bains publics où on leur permet d'aller une fois par semaine, — enfin, avec une brosse chargée de teinture noire, ils donnent un dernier coup aux vêtements par trop détériorés, et voilà la marchandise prête. Quelque mal ou quelque ivrogne s'y laissera prendre, et, à la première ondée, son pardessus noir se parsèmera de taches verdâtres: c'est du commerce, cela, et du meilleur.

L'épanouissement de l'été disperse une partie des habitués de de l'asile; selon leur caractère, l'état de leurs vêtements et de leurs finances, ils se séparent. Quand on a encore quelques sous, on les boit avant d'aller prendre un grand bain de nature dans l'herbe verte et la forêt; les paresseux s'en vont au hasard, flâner et mendier, voler au